

Essais québécois

Number 52, June–July–August 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21556ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1993). Review of [Essais québécois]. *Nuit blanche*, (52), 30–37.

GRANDEUR ET MISÈRE DE LA MODERNITÉ

Charles Taylor
Bellarmin, 1992,
151 p.; 14,95 \$

RAPPROCHER LES SOLITUDES

Charles Taylor
Presses de l'Université Laval,
1992, 235 p.; 24,95 \$

Deux ouvrages de Charles Taylor paraissent en français au moment même où ce puissant intellectuel de McGill reçoit, à la surprise de plusieurs, le Prix Léon-Lajoie, l'un des prestigieux Prix du Québec. Bonne occasion de se familiariser avec un auteur et une pensée qui tous deux transcendent la barrière linguistique.

La modernité, qui fait l'objet du petit ouvrage publié par Bellarmin, Charles Taylor l'étudie en philosophe. Rousseau, Hegel, Habermas, Burke, Bloom, Tocqueville comparaissent, témoignent, reçoivent leur auréole ou leur congé. Certaines lignes de force deviennent manifestes. Je retiens, d'une part, le culte de l'efficacité, qui s'appuie avec arrogance sur la «raison instrumentale», qui conduit chaque individu à se concentrer sur ce qui l'épanouit, le parfait, le rend heureux. Chaque jour nous fait rencontrer ces visages de la modernité.

Contrairement à Bloom, que ce virage scandalise et crispe, Charles Taylor s'incline avec respect devant ce qui lui paraît une éthique de l'authenticité. Il exige, cependant, de cette authenticité qu'elle sache voir et assumer l'extérieur à soi, le collectif, les grandes causes.

Cette philosophie à la fois nette et ouverte, à la fois accueillante et exigeante, Charles Taylor l'emploie, dans le second ouvrage, à «rapprocher les solitudes». Tous et chacun des textes qu'a regroupés le politologue Guy Laforest concernent, en effet, les enjeux infiniment concrets et émotifs de nos affrontements constitutionnels. Tous ces documents, à des de-



grés divers et selon des modulations adaptées à chaque auditoire, montrent la capacité de Charles Taylor de remonter aux valeurs, de les appliquer aux situations concrètes, de départager l'essentiel de l'humeur.

On peut ne pas souscrire à chacune des conclusions de l'auteur. On ne saurait demeurer indifférent face à son immense culture, face aussi à son art presque parfait de concilier les inconciliables sans jamais rien sacrifier d'essentiel.

Laurent Laplante

CHÂTELAINE ET LA LITTÉRATURE (1960-1975)

Marie-José des Rivières
L'Hexagone, 1992,
378 p.; 22,95 \$

Châtelaine et la littérature est un essai qui se propose de décrire le fonctionnement et de faire l'histoire des quinze premières années d'un périodique mensuel qui en compte aujourd'hui plus du double et qui fut le plus important magazine québécois de la période étudiée, avec un tirage de cent douze mille exemplaires. Le livre vise également à faire état des valeurs véhiculées par la revue du-

rant ces années et à analyser la part qu'y occupe la création littéraire, en particulier celle des femmes, eu égard à la politique de promotion de la littérature québécoise que la direction s'était donnée au départ. Comme l'explique l'auteure, ces quinze premières années «constituent l'âge d'or de la littérature dans Châtelaine».

Avec «une méthode de travail souple [qui] permet de conjuguer à la fois les points de vue et objectifs de la recherche féministe et les exigences spécifiques de l'histoire et de l'analyse littéraires», l'essai de Marie-José des Rivières aborde une foule de sujets intéressants, tels l'émergence des femmes journalistes dans les médias québécois à partir des années 50, la lente transformation de la presse féminine, ses paradoxes idéologiques, la condition des Québécoises véhiculée par les textes de fiction, l'évolution du littéraire manifes-

tée par la chronique des livres, les entrevues et les reportages...

Aux chapitres 4 et 5, l'auteure présente enfin une analyse sémantique et narrative d'un échantillon de trente récits choisis parmi les deux cent quatre-vingt-seize publiés par la revue. À cet égard, il était pour le moins téméraire de présenter un «schéma commun des récits de Châtelaine» à partir d'un corpus aussi mince. C'est pourquoi on préférera sans doute plutôt considérer, parmi les conclusions valables de l'essai, que le principal apport de la revue aux lettres québécoises réside dans la diffusion de la littérature d'ici, et particulièrement dans le champ populaire, et aussi, entre autres, qu'«entre le discours qui propose le savoir (les éditoriaux) et celui qui demande le savoir et sa réponse (le courrier du cœur), la fiction tente, par l'imaginaire, de résoudre les conflits. Une sorte de synthèse, d'amalgame se crée, dans le lieu de la fiction, entre les idéologies féminines traditionnelles et féministes, les secondes l'emportant toutefois, avec le temps, sur les premières».

La vaste matière abordée par Marie-José des Rivières n'est pas close, beaucoup s'en faut, mais elle reçoit une attention et un éclairage tout à fait dignes d'intérêt.

Jean-Guy Hudon

LE STRUCTURALISME LITTÉRAIRE EN FRANCE

Robert Dion
Balzac, 1993, 288 p.; 25 \$

L'objet littéraire est en soi langage. La critique d'une œuvre s'édifie donc toujours comme un métalangage, c'est-à-dire comme un discours sur un discours. En littérature, critiquer, c'est parler d'une œuvre non pas muette mais bavarde. Cette situation est pour le critique rien moins que gênante, car elle soulève une interrogation incontournable: comment parler littérairement de la littérature?

Les structuralistes ont su trouver une réponse originale à cette question. À travers les textes de Barthes, Bremond, Eco, Genette, Greimas et Todorov, Robert Dion nous fait parcourir une pensée dont nous portons encore la marque. En effet, le structuralisme, s'il est mort, reste à enterrer. Il importe donc d'y revenir. *Le structuralisme littéraire en France* s'offre à

nous comme une occasion de redécouvrir un des grands courants de pensée des sciences sociales contemporaines.

Les structuralistes le savent : la forme d'un discours est à considérer au même titre que son message. En ce sens, éditer une thèse de doctorat sur le structuralisme littéraire comportait autant de chances que de risques. Fruit du milieu universitaire, le livre de Robert Dion sort de l'épreuve sans trop de mal. Le propos souvent exégétique, parfois abscons, reste clair dans l'ensemble. Sans doute manque-t-il à ce livre un brin de synthèse mais sans plus. Robert Dion aura remarqué qu'il n'est pas aisé de broser le portrait conceptuel et théorique d'une pensée aux cent visages. La difficulté était réelle, c'est pourquoi nous devons la juger comme une part de la beauté de l'œuvre.

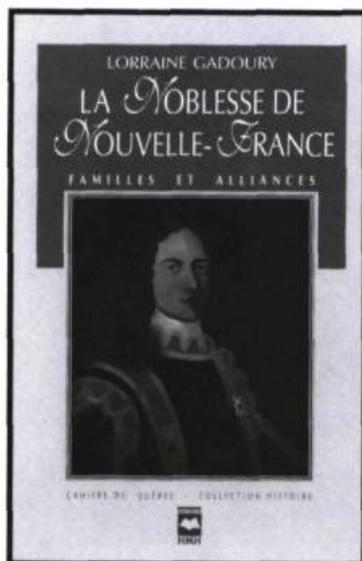
Jean-Philippe Warren

LA NOBLESSE DE NOUVELLE-FRANCE FAMILLES ET ALLIANCES

Lorraine Gadoury
Hurtubise, 1992,
208 p.; 22,50 \$

Voici une minutieuse monographie qui reprend l'essentiel d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Montréal. Analyse démographique, l'ouvrage démontre plus qu'il n'affirme et ne dévie pas d'une voie très méthodiquement balisée! Pour le lecteur non spécialiste, une telle étude, au sujet si étroitement circonscrit, pourrait être fort ennuyeuse. Ce n'est toutefois pas le cas ici, parce que l'analyse des données statistiques et démographiques est maniée avec adresse et repose souvent sur des déductions qui surprennent par leur astuce.

Dans une première partie, plus qualitative, qui intéressera probablement davantage l'historien, l'auteure propose une définition opérationnelle de la noblesse. Elle indique ainsi sur quelle base elle a établi son corpus statistique. Qui est noble? Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la réponse à cette question ne relève pas de l'évidence. Il n'y a pas de liste officielle des membres de la noblesse de Nouvelle-France qui pourrait authentifier leur statut juridique. Lorraine Gadoury délimitera le groupe à partir de deux critères principaux : pour être considéré noble, un indivi-



du doit être qualifié d'écuyer dans les actes et il doit exercer une fonction noble «c'est-à-dire ne pas déroger en exerçant un travail manuel». En deuxième partie, l'ouvrage tente de répondre à la question suivante : «Les nobles canadiens ont-ils un comportement spécifique et forment-ils un groupe qui se distingue du reste de la population qui l'entoure?» Il n'est pas nécessaire d'être devin pour prévoir la réponse affirmative que donnera l'auteure à cette question. Partant, ce ne sera pas tant la conclusion de l'étude qui intéressera le lecteur que le déploiement ingénieux des méthodes démographiques qui y conduisent. Ainsi, pour arriver à estimer l'importance des pratiques contraceptives et la croissance du phénomène de la mise en nourrice, l'auteur évalue les intervalles moyens entre les naissances dans la noblesse canadienne à partir de l'analyse des registres paroissiaux des XVII^e et XVIII^e siècles : un long écart entre les naissances peut indiquer «une intrusion du couple dans le processus naturel de la fécondité»; un écart réduit indiquerait une période d'infertilité plus courte, vraisemblablement causée par une interruption rapide de l'allaitement maternel que le recours plus généralisé aux nourrices aura rendue possible.

Cet ouvrage n'a pas la prétention de tracer un portrait définitif de la noblesse d'Ancien Régime en Nouvelle-France. L'objet d'étude apparaît plutôt comme un prétexte pour affiner une méthode. Aussi, pourra-t-on sans doute lui reprocher d'utiliser des procédés quantitatifs considérables, pour aboutir parfois à de maigres constats.

Pierre Beaudoin

LE PHILOSOPHE ET LE DÉNI DU POLITIQUE

Serge Cantin
Presses de l'Université Laval,
1992, 301 p.; 32 \$

Entendre que «le socialisme s'est écroulé avec l'U.R.S.S.», me cause presque une éruption cutanée. Il n'y a eu d'effondrement que de la mascarade de socialisme que nous présentait une clique de privilégiés dans un régime totalitaire. Mais Serge Cantin est loin de telles affirmations réductrices. À travers une réflexion *paraphilosophique*, il creuse les circonstances et les prises de position qui ont nourri la philosophie politique pour déterrer l'*os originel* : le déni du politique.

Une grande part de l'ouvrage est consacrée à la pensée de Karl Marx. L'auteur l'émonde de ses principaux mythes et la rétablit dans son contexte d'opposition à celle de Hegel qui, dans l'esprit de Marx, ne différerait pas de ses prédécesseurs, affirme Serge Cantin. Hegel, après eux, résolvait l'antinomie ontologique entre une réalité extérieure à l'être et celle de sa conscience, en niant la première au bénéfice de

la seconde. Chez Marx la réalité appartient à la «praxis»; il définit l'homme dans ses rapports sociaux. Le capitalisme — que Marx aurait vu, selon Serge Cantin, comme le mode de partage des biens qui, redonnant à l'homme le fruit de son travail, mettrait fin à l'aliénation de l'homme — était compromis à ses yeux par le régime féodal encore *trop* présent dans la pratique. Il s'évertua donc à remettre le capitalisme dans sa véritable voie. Inconséquence, clame Serge Cantin, puisqu'il donne ainsi plus de crédit à la «theoria» qu'à la «praxis». Voilà le grand philosophe moderne pris en flagrant déni. De plus, ce redressement ne reste pas sans effet. Nous le verrons : l'étatisation d'un idéal entraîne des oppositions et la limitation des libertés s'impose alors inévitablement. En remontant aux sources, Socrate et Platon, l'essai démontre que l'opposition entre *intérieur* et *extérieur*, perdurant depuis les Grecs dans la philosophie occidentale, est vaine puisque l'erreur provient plutôt d'une attitude : vouloir conformer l'homme à une idéalisation du monde.

NAÏM KATTAN

LA RÉCONCILIATION

COLLECTION CONSTANTES

NAÏM KATTAN

La Réconciliation

à la rencontre de l'autre

Essais

Collection Constantes

Instrument délicat d'équilibre et de compréhension, la réconciliation est à la base de l'ordre social.

Six essais sur la nature de l'homme et de la société qui incitent à la réflexion.

122 pages
15,50 \$

En vente chez votre libraire

Seuls certains aspects traités dans cet ouvrage théorique d'vergure pouvaient ici être évoqués. Quant aux interprétations qu'il nous propose de plusieurs penseurs (Michel Henry, Hannah Arendt, Alexis de Tocqueville, etc.), il faut connaître ceux-ci à fond pour en juger. Mais l'approche amorcée est captivante. Alors si vous possédez une base en philosophie politique et ne craignez pas les phrases souvent balourdes, pour peu que le propos soit dense, *vous êtes fait pour ce livre.*

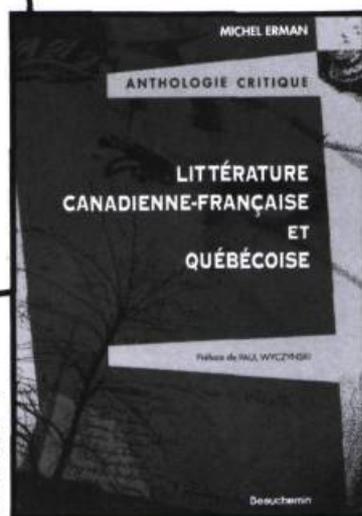
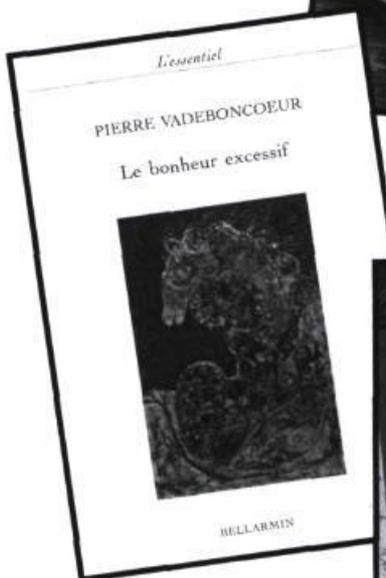
André Marceau

LE BONHEUR EXCESSIF

Pierre Vadeboncoeur
Bellarmin, 1992,
148 p.; 14,95 \$

Ce livre sur l'amour et le bonheur d'aimer est d'un essayiste accompli. Je ne crois pas, en effet, que l'art de Pierre Vadeboncoeur puisse atteindre à plus de maîtrise. Le vocabulaire, par exemple, volontairement dépouillé, crée ici et là de superbes effets de retour, de boucle: «Toute beauté d'une femme qu'on aime, je veux dire tout objet de beauté qui est d'elle, est à elle seule toute la beauté de cette femme. Chaque détail que l'on trouve beau d'elle est sa beauté même, est elle-même, et il plaît en quelque sorte totalement».

Avec peu de mots, l'auteur fait le tour de son *sujet*, cherchant non pas à l'épuiser («l'expression de l'amour est, comme il l'écrit, un propos infini»), mais à le cerner du plus près qu'il soit possible. Pierre Vadeboncoeur relate l'expérience d'un bonheur à la fois commun, c'est-à-dire propre au plus grand nombre, et singulier, «sans parallèle», bonheur d'exception provoqué par le sentiment amoureux; il dit l'intangible, l'inouï, le tout juste dicible. D'où, il me semble, le caractère justement inépuisable du sujet. Je sens que son propos, comme l'acte d'aimer, est «sans com-



mencement ni fin». Il me rappelle Cioran par cette façon de reprendre inlassablement un thème, de le travailler, de lui donner mille expressions, mille visages, d'en proposer une multitude de points de vue finissant par former un tout cohérent, un édifice, l'œuvre.

Cette écriture, on l'aura compris, me plaît énormément. L'espèce d'idéalisme de l'auteur, en revanche, sans aller jusqu'à m'agacer, par moments me laisse un peu hésitant, car je n'arrive pas à ne voir dans ses propos, comme lui-même le voudrait, que des «notations objectives». Qu'à cela ne tienne, *Le bonheur excessif* n'en est pas moins un texte d'une rare qualité.

Patrick Guay

LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE ET QUÉBÉCOISE

Michel Erman
Beauchemin, 1992,
570 p.; 49,95 \$

Anthologies, histoires littéraires, dictionnaires d'auteurs se succèdent à un rythme effarant au Québec. On pourrait croire que l'institution cherche encore désespérément à se légitimer. Ainsi, cette toute nouvelle anthologie de la *Littérature*

canadienne-française et québécoise, résultat d'un projet ambitieux: couvrir, en moins de 600 pages, toute la production littéraire au Canada français depuis ses origines jusqu'à aujourd'hui. Michel Erman gagne son pari, mais non sans quelques raccourcis. Car cette volonté de traiter de tous les genres littéraires durant une période aussi vaste implique des choix difficiles. Le nombre d'écrivains est nécessairement limité et l'on doit laisser de côté plusieurs auteurs importants. Cela amène Michel Erman à négliger un peu les œuvres contemporaines, et surtout à passer sous silence le travail de certaines écrivaines (pas un mot sur Francine Noël, Yolande Villemaire, France Théoret, Madeleine Ouellet-Michalska) et des écrivains des différentes communautés culturelles (dont Émile Ollivier, Marco Micone, Régine Robin) qui font aujourd'hui partie du paysage littéraire québécois. Ces quelques lacunes ne nuisent pas cependant à la valeur didactique de l'ouvrage. En effet, cette anthologie pourrait

devenir un outil intéressant pour l'enseignement des lettres québécoises. Les courtes notices biobibliographiques qui présentent chaque auteur, les brefs commentaires en marge du texte qui situent les extraits et résumés les œuvres, toute la disposition graphique des informations semble viser une clientèle étudiante. De plus, l'approche chronologique et thématique adoptée par Michel Erman, qui lui permet de répartir sa matière en sections, la rend facilement assimilable. Ce découpage permet de saisir les grands courants de notre littérature et d'en suivre l'évolution. On remarque bien certaines imprécisions ici et là, comme le fait de rapprocher l'œuvre de Jacques Godbout du Nouveau roman (ce qui est franchement limitatif) ou de donner Jean Racine comme étant le vrai nom de Réjean Ducharme (hypothèse qui avait cours dans les années 70 mais qui a depuis longtemps été reléguée aux oubliettes). Toutefois, dans l'ensemble, on ne peut que saluer le travail soigné de Michel Erman.

Alexandra Jarque

CONTRE VENTS ET MARÉES L'HISTOIRE DES FRANCOPHONES DE TERRE-NEUVE ET DU LABRADOR

Paul M. Charbonneau et
Louise Barette
D'Acadie, 1992,
119 p.; 24,95 \$

Écrire l'histoire des francophones de Terre-Neuve et du Labrador, voilà une belle initiative, née de la volonté de rappeler aux générations futures la résistance d'une communauté isolée soumise à de fortes pressions assimilatrices. La population francophone de Terre-Neuve et du Labrador, qui compte aujourd'hui quelque deux mille membres faisant usage couramment de leur langue, a connu des heures plus glorieuses. Comment s'explique l'affaiblissement du fait français? Par le choc de l'industrialisation sur une société formée principalement de pêcheurs l'été et de chasseurs l'hiver. Après la Deuxième Guerre mondiale, les transformations économiques marqueront le début du déclin linguistique; chercher un emploi signifie alors s'exiler et cette dispersion rend inéluctable l'érosion du fait français. Pourtant, Terre-Neuve connaît, à l'instar

des autres provinces, un réveil de ses communautés francophones à la fin des années 60. La mise sur pied d'un programme fédéral pour l'animation socio-culturelle des minorités linguistiques soutient, en effet, la création d'associations francophones qui travaillent à l'épanouissement de la langue française. Cette mobilisation permet entre autres la mise sur pied d'un programme provincial pour l'enseignement du français par immersion.

Contre vents et marées présente de larges fragments de l'histoire des groupes choisis, les situant également dans l'actualité. Le livre est beau, bien illustré, accessible et intéressant. On ne peut s'empêcher de se demander en le refermant comment une si petite communauté arrive à promouvoir ses origines et sa culture avec tant de vigueur et de ténacité? Il faut croire qu'envers et contre tous, le fait français n'est pas près de mourir au Canada.

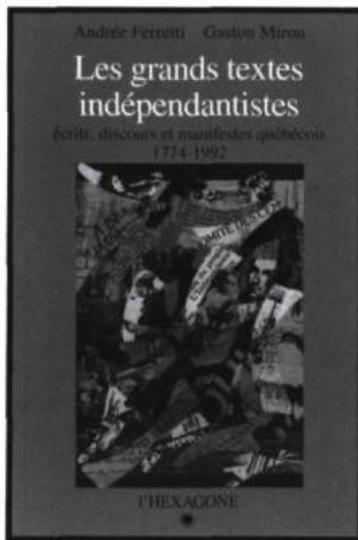
Johanne Gauthier

**LES GRANDS TEXTES
INDÉPENDANTISTES / ÉCRITS,
DISCOURS ET MANIFESTES
QUÉBÉCOIS 1774-1992**

Andrée Ferretti
et Gaston Miron
L'Hexagone, 1992,
503 p.; 24,95 \$

Deux indépendantistes de longue date ont eu l'idée avant octobre 1992, rappelons-le, de présenter au public un ensemble de textes constituant «une défense et illustration de la nécessité actuelle de l'indépendance», pour paraphraser du Bellay. Il n'était pas question pour eux de faire œuvre d'historien ou de politologue, mais bien de prévoir le débat référendaire qui s'annonçait. Dans cette vue, les compilateurs ont donné «une place prépondérante» au discours indépendantiste contemporain, définissant l'indépendance d'une part comme «une volonté et une stratégie de conquête du pouvoir étatique pour libérer la nation québécoise de toutes les tutelles qui entravent sa puissance à prendre entièrement charge d'elle-même», et d'autre part comme «le devoir et le pouvoir de se penser et de se vivre dans l'universel».

Andrée Ferretti et Gaston Miron présentent au total quelque 91 textes, la plupart du temps



extraits de livres, d'articles, de manifestes ou de mémoires présentés à la Commission Bélanger-Campeau. À la fin s'ajoute une section intitulée «En bref», où sont réunies de courtes prises de position. Échelonnés de 1774 à 1992 et complétés par une pertinente chronologie, ces écrits ont en commun de restituer l'essentiel de la pensée indépendantiste, illustrée par un vocabulaire convergent dont on ne peut manquer de noter la remarquable et surprenante persis-

tance sur plus de 200 ans. On parle ainsi de constitution d'un État français au Québec, souverain et démocratique, pluraliste et ouvert sur le monde, d'indépendance politique ou nationale du Québec, de révolution socialiste québécoise, d'autodétermination nationale, de communauté nationale distincte, de liberté politique, économique, sociale et culturelle, de Québec homogène et souverain, de république nationale et indépendante de la Laurentie, de socialisme démocratique... On s'élève bien sûr en même temps contre le fédéralisme canadien, surtout, et le capitalisme américain et anglosaxon, qui sont des pouvoirs colonisateurs, exploiters et centralisateurs, et qui imposent au Québec une véritable vie coloniale. On dénonce également, entre autres, la soumission dictée par la politique du bilinguisme.

Si le mot «séparatisme» n'apparaît qu'à deux ou trois reprises, on ne note par ailleurs aucune distinction entre souveraineté et indépendance, plus d'un auteur employant indifféremment l'un ou l'autre terme,

et parfois les deux en même temps. On fait de même souvent référence à la Conquête de 1760, mais l'appel à l'aide de la France est à peu près inexistant, ce qui est significatif.

Ces textes, dont le classement n'est pas toujours conforme aux catégories annoncées, ne sont en définitive pas tous «grands», malgré le titre de l'ouvrage. Beaucoup s'en faut. Si les compilateurs ont conçu leur recueil «en fonction d'un objectif politique clairement défini: l'indépendance du Québec», il n'est pas sûr que les interventions de Michèle Lalonde et de Lise Payette choisies ici pèsent d'un grand poids. On lit également avec un sourire les propos un peu puérils et naïfs des «Jeunesses patriotes du Canada français», en 1937: «Faisons le séparatisme et nous verrons après [sic] le travail à accomplir». On aurait aimé de même une présence un peu plus marquée de Tocqueville, qui, dès 1831, parlait bel et bien de société distincte au Bas-Canada, dans ses notes de voyage: les constatations d'un voyageur étranger n'ont-elles pas parfois plus d'effet persuasif que les plaidoyers de militants? Par contre, la concrétude de certains manifestes, celui du FLQ par exemple, complète bien les exposés de brillants théoriciens de la pensée indépendantiste, comme celui du théologien André Beauchamp. Parmi les autres textes importants, il faut citer la version de 1991 du programme du Parti québécois et la prise de position du «Groupe des treize», en décembre 1990, de même que le texte au style flamboyant de Laurent-Michel Vacher, celui de Pierre Gaveline et les trois pages lyriques de Pierre Perrault. De frappants énoncés émaillent par ailleurs le recueil: l'enjeu de l'indépendance nationale est «trop important, trop fondamental, trop vital pour le laisser entre les mains des seuls politiciens»; «il y a des détours qui ressemblent à des culs-de-sac»; «le Canada est un État qui se cherche une nation et le Québec est une nation qui se cherche un État».

On sait maintenant l'issue du débat référendaire. Que doit-elle à cette compilation? Que présage-t-elle? Paul Chamberland n'annonce-t-il pas l'indépendance [...] pour 1993?»

Jean-Guy Hudon



Vient de paraître :
le numéro 40
de la revue
TANGENCE :
*Régionalismes littéraires
de la francophonie*

À l'heure où de nombreux travaux s'intéressent aux processus d'institutionnalisation et de nationalisation des littératures de langue française, une relecture du régionalisme littéraire s'impose, qui le fera voir autrement que comme un étouffoir esthétique.

Le numéro : 8 \$

Diffusion Parallèle
Téléphone : (514) 434-2824
Télécopieur : (514) 434-2627

**L'ÂGE DE LA PROSE
ROMANS ET RÉCITS
QUÉBÉCOIS DES ANNÉES 80**
Sous la dir. de Lise Gauvin
et Franca Marcato-Falzone
Bulzoni / VLB, 1992,
229 p.; 18,90 \$

Depuis 1973, la littérature francophone du Québec est enseignée à l'Université de Bologne (Italie), et ce n'est là qu'un des volets actuels de coopération et d'échanges entre universités des deux pays. Existe également un Centre d'études québécoises; se tiennent des échanges d'enseignants et d'étudiants, des séminaires, des congrès internationaux; un prix a été créé, le Prix des Arcades de Bologne destiné au meilleur ouvrage québécois en vers ou en prose. On compte aussi des publications conjointes dont cet *Âge de la prose*, fruit de plusieurs collaborations québécoises et italiennes.

Les spécialistes québécois se proposent ici de dégager les principaux traits de la littérature des années 80. On en retiendra l'ouverture vers une grande diversité, sensible dans le roman; l'éclatement de la forme dans les nouvelles; la grande place de Montréal dans la littérature urbaine; les perspectives nouvelles que projette sur l'identité québécoise une immigration diversifiée. Mais «la plus grande nouveauté de la littérature québécoise récente, cette littérature dite post-nationalitaire, aura-t-elle été de s'inventer, par-delà la question des langues et des langages, une culture et une littérature comme références» (Lise Gauvin).

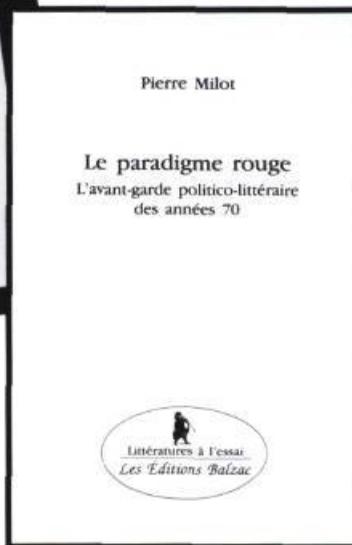
Si on se tourne vers la participation italienne, qui présente une analyse de quelques ouvrages québécois, on constate que quatre textes sur six mettent en lumière des situations typiquement d'ici: les patriotes de 1837 et le travail de la mémoire dans *Le canard de bois* de Louis Caron; l'affrontement des civilisations, française et américaine, dans des nouvelles de Madeleine Ferron et de Pauline Harvey; la

dualité Indien-blanc dans deux romans de Robert Lalonde; l'attachement à la terre de Maurice Henrie, écrivain franco-ontarien. Chacune des analyses dépasse les limites du texte et met en relief des réalités qui demandent un effort de compréhension. L'apport de cette littérature, que l'on aurait pu croire régionale seulement, semble ici majeur. C'est peut-être le premier attrait de cet essai: voir le Québec découvrir à travers ses écrivains par des Italiens qui lisent à la loupe. Tout Québécois gagnerait à pratiquer plus souvent la même approche!

Monique Grégoire

**LE PARADIGME ROUGE
L'AVANT-GARDE POLITICO-
LITTÉRAIRE DES ANNÉES 70**
Pierre Milot
Balzac, 1992, 274 p.; 34 \$

On se souviendra que pendant les années 70, plusieurs théoriciens et écrivains d'ici ont été fortement marqués par le structuro-marxisme et le post-structuralisme véhiculés par l'intelligentsia parisienne. Les trajectoires institutionnelles ainsi



gitimé. Et l'on sait que le contexte socio-culturel de l'époque invitait à ce passage.

On peut cependant se demander pourquoi l'auteur importe lui-même un champ intellectuel parisien (celui de Pierre Bourdieu) pour analyser une conjoncture très québécoise. Méthode oblige sans doute.

Gilles Côté

**LE ROMAN CONTEMPORAIN
AU QUÉBEC (1960-1985)**
Sous la dir.
de François Gallays,
Sylvain Simard
et Robert Vigneault
Fides, 1992, 548 p.; 39,95 \$

**LE ROMAN QUÉBÉCOIS
DEPUIS 1960**
Sous la dir. de Louise Milot
et Jaap Lintvelt
Presses de l'Université Laval,
1992, 318 p.; 34 \$

Depuis quelques années se succèdent au Québec anthologies, éditions critiques, essais littéraires, que l'on doit à des chercheurs indépendants ou à des groupes de recherche. La littérature est tant et si bien célébrée qu'on ne sait pas encore vraiment s'il faut voir, dans cette célébration, l'expression d'une autonomie active (on parlera d'une littérature constituée et assumée) ou, au contraire, l'indice d'un doute tenace quant à sa propre légitimité (on parlera alors d'une littérature qui se fait), légitimité dont l'Institution veut s'assurer. Quoi qu'il en soit, le phénomène témoigne d'une activité intellectuelle particulièrement vivante et stimulante.

L'objectif du *Roman contemporain au Québec* est de présenter un panorama significatif d'écrivains ayant marqué la littérature de 1960 à 1985. Du travail bien fait, c'est excellent. On ne chicanera pas les auteurs sur le choix des romanciers retenus; les grands noms figurent au sommaire, dont Jacques Ferron, Anne Hébert, Gérard Bessette, Hubert Aquin, Jacques Godbout, Nicole Brossard. Les études sur ces écrivains sont précédées d'un judicieux article de Gilles Marcotte, qui présente une vue d'ensemble de la production romanesque de cette période, et d'un article de Jacques Allard sur le roman des années 50 abordé dans une perspective sociologique. La majorité des regards que les critiques posent sur l'œuvre qu'ils ont choisi

que les stratégies discursives de nos intellectuels se sont définies d'après cet apport, notamment à travers les revues *Tel quel* et *La nouvelle critique*. Le propos de l'auteur sera donc de montrer comment l'avant-garde politico-littéraire québécoise de cette époque a institutionnalisé, officialisé progressivement son discours tant dans le champ universitaire que dans celui, plus vaste, des multiples pratiques culturelles. Pour bâtir son ouvrage, Pierre Milot se réfère aux travaux de Pierre Bourdieu qui fait le lien entre les analyses de discours et leurs «conditions institutionnelles de possibilité». L'auteur analyse spécifiquement trois revues québécoises: *Socialisme québécois* (1970-1974), *Stratégie* (1972-1977) et *Chroniques* (1975-1978). En fait, il y aurait eu «transfert de problématiques» du champ intellectuel parisien au champ intellectuel québécois, qui s'en est trouvé lé-

d'étudier oscillent entre la lecture-synthèse et la relecture. La langue utilisée est généralement accessible, si bien que le lecteur qui s'intéresse à la littérature québécoise, sans pour autant la connaître très bien, trouvera son compte en se servant de cet ouvrage comme d'une sorte de plan de lecture ou de dictionnaire critique détaillé, auquel il se rapportera en marge de ses lectures des romans les plus en vue des grands écrivains.

C'est à un autre type de lecteur, spécialisé celui-là, que s'adresse *Le roman québécois depuis 1960*, «résultat d'un colloque tenu à Groningue (Pays-Bas)». La démarche est d'ailleurs inverse de celle de l'ouvrage précédent, car le roman sert de faire-valoir: les critiques (d'ici et de l'étranger) présentent d'abord leur méthode respective de compréhension du texte littéraire, dont ils montrent ensuite le fonctionnement en l'appliquant à un roman québécois. L'idée, excellente, permet au lecteur d'appréhender un ensemble d'approches textuelles aussi diverses que pertinentes: de la psychanalyse (en fonction de l'auteur) aux analyses internes telles que la thématique, la sémiotique, etc., en passant par la déconstruction, la lecture féministe (en fonction du lecteur), la sociocritique et l'histoire littéraire. Certaines analyses, bien qu'elles ne se constituent pas indépendamment du texte étudié, parviennent, par la qualité du regard critique qu'elles proposent en bout de ligne, à une relative autonomie littéraire, ce qui nous convainc que la critique, à sa façon, peut être aussi, au même titre que le roman, de la littérature.

François Ouellet

PENSÉES, PASSIONS ET PROSES

Jean Marcel
L'Hexagone, 1992,
399 p.; 24,95 \$

D'entrée de jeu, je dois avouer qu'en lisant ce recueil d'essais écrits entre 1972 et 1992, je n'ai pu m'empêcher de les comparer à ceux de Jean Larose. Les deux auteurs traitent sensiblement des mêmes sujets: de littérature évidemment, qu'elle soit d'ici ou d'ailleurs, d'enseignement, de langue, de cinéma, de problèmes d'identité; tous deux sont des universitaires, des éru-

dit et des écrivains brillants.

Cependant je ne retrouve pas chez Jean Marcel ce ton polémique et volontairement provocateur qui traverse l'œuvre de Jean Larose. Et pourtant dans *Joual de Troie* il avait fort bien su manier l'ironie mordante, voire vitriolique, avec une aisance rare. Le choix de l'un est de choquer; l'autre... veut ici séduire. L'un s'attaque à la bêtise et débusque nos travers de colonisés; l'autre nous fait partager son amour de ce qu'il aime. Certains des textes de Jean Larose demeurent difficilement intelligibles si nous ne connaissons pas l'œuvre dont il parle; Jean Marcel nous donne l'impression que tout ce qu'il touche nous était déjà connu.

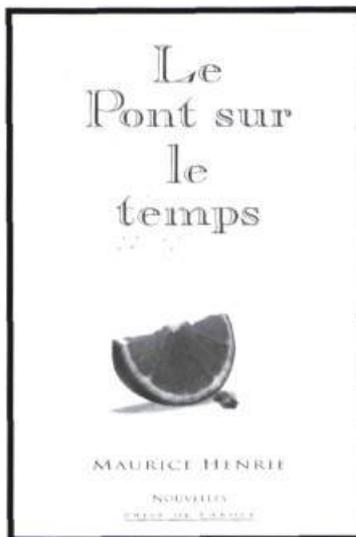
En fait, il serait tout à fait utopique de vouloir en si peu de lignes rendre justice à cet essai, dont quelques textes, notamment ceux sur la langue, mériteraient qu'on les placcarde aux quatre coins du Québec. Personnellement, je le proposerais comme livre de chevet pour au moins deux raisons: pour apprendre à lire (voir le texte sur *Le testament* de Villon) et à écrire. On ne le dira jamais assez: Jean Marcel compte parmi les plus grands prosateurs de langue française. Ouvrez le livre et lisez au hasard. À l'émerveillement et à la volupté succédera quelque envie, car enfin comment peut-on écrire ainsi?

Maurice Pouliot

LE PONT SUR LE TEMPS
Maurice Henrie
Prise de Parole, 1992,
150 p.; 14,95 \$

Avant même de terminer la lecture du *Pont sur le temps*, je me suis demandé ce que Maurice Henrie attend pour écrire le roman de sa vie. Je me pose encore la même question lorsque je relis *La chambre à mourir* (L'instant même, 1988).

Cet auteur sait décrire des personnages attachants, des personnages vrais, bien enracinés dans la terre de l'Outaouais franco-ontarien. Quand je lis la nouvelle «À vol d'oiseau», j'aimerais qu'il me parle plus longuement du curé Chéné qui grondait sa ménagère ou de la belle Odette qui surveillait les tricheurs de la salle de billard. J'avais ressenti la même chose lors de la lecture de *La chambre à mourir*. J'aurais voulu que



l'auteur me raconte toute la vie de ce Jean-Paul que l'on retrouvait ponctuellement dans le recueil. Je suis tout aussi touchée par la chaleur des descriptions de son pays. Maurice Henrie sait représenter les petites gens et les lieux qu'ils habitent. Par contre, il m'ennuie royalement lorsqu'il décrit des hommes mûrs, désabusés, amers, déracinés, qui ne pensent qu'à séduire, qui ne sont centrés que sur leurs petits nombrils, des hommes

NOUVELLE PARUTION

L'Office de la langue française de 1961 à 1974

Regard et témoignage

Gaston Cholette

L'auteur décrit les réalisations de l'Office et montre comment celui-ci a contribué à définir la politique de francisation du Québec dans divers domaines. Véritable page d'histoire, cette analyse fouillée témoigne du chemin parcouru en matière linguistique et rappelle à notre mémoire les actions, les luttes qui ont fait du français, la langue de travail au Québec.

487 pages • 35 \$

INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE
14, rue Haldimand, Québec G1R 4N4
Téléphone: (418) 643-4695
Télécopieur: (418) 646-3317

pour qui les autres ne sont que des miroirs rassurants. «Moi le roi» en est un exemple exaspérant.

Je lui suggère donc de jeter aux oubliettes les séducteurs sur le déclin et les bureaucrates, qu'il a déjà décrits dans deux livres que l'on dit irrévérencieux. Qu'il revienne à Moïse, à Jacqueline, au grand-père et à la grand-mère qui ne veut pas mourir. Et qu'il ne nous les décrive plus de façon morcelée mais tout d'un souffle. Bref, qu'il se décide à écrire le roman de la terre franco-ontarienne qui sommeille en lui.

Sylvie Beaupré

MONTRÉAL 1642-1992
Sous la dir.
de Jean-Pierre Duquette
Hurtubise, 1992,
155 p.; 34,95 \$

Si le 350^e anniversaire de Montréal n'a pu faire oublier que la ville n'est plus la métropole du Canada, il aura au moins donné l'occasion de dépoussiérer les connaissances que l'on a de Montréal, «Une vieille dame plusieurs fois liftée», dira Jean-Pierre Duquette.

Montréal 1642-1992 trace, pour sa part, un large parcours en spirale: parlant d'économie, de culture, de religion ou de société, les huit chapitres effectuent un survol de l'histoire montréalaise d'aussi loin que du temps de la Nouvelle-France. Empruntant chaque fois un véhicule différent, on refait donc à plusieurs reprises le chemin qui va du passé au présent. Les deux premiers chapitres, qui couvrent plus de la moitié de l'ouvrage, sont les plus substantiels. Jean-Claude Robert, dans un article qui évite l'anecdote et les datations tatillonnes, présente un panorama de l'histoire socio-économique de la ville, de son «entrée dans l'histoire écrite», en 1535, jusqu'à nos jours. Synthèse remarquable, ce premier chapitre apparaîtrait toutefois inachevé s'il n'était complété par l'article de Gilles Chaussé qui nous conduit dans le «Montréal religieux». Il est impossible, en effet, de présenter Montréal, sans rappeler l'idéal religieux qui a conduit à sa fondation, qui a longtemps animé sa vie sociale et qui a profondément marqué son architecture. On peut cependant sourciller à la lecture du texte de Gilles Chaussé, si on n'adopte pas son point

de vue très favorable aux religieux et à leur mission évangélique. Ainsi, l'auteur affirmera, en citant sans prendre ses distances un texte d'un Père du XVII^e siècle, que «les Algonquins étaient vivement touchés par la 'pureté du dessein de [sic] Messieurs de Montréal establi que pour le seul bien des Sauvages'» parce que, laisse-t-il entendre, «la communauté montréalaise devint rapidement entre 1642 et 1657 une chrétienté modèle, reproduisant [...] la primitive Église, à l'exemple de la sainte Famille». Dans cette perspective, si la mission évangélique auprès des Algonquins fut un échec, ceux-ci ne s'établissant pas dans la «réduction» qu'on leur offrait, ce n'est pas que le message chrétien ait été rejeté par les Amérindiens, mais parce qu'«était grande la crainte et la frayeur que leur inspiraient les Agniers» installés dans les environs de Montréal.

Les autres courts chapitres traitent de la culture et des arts montréalais. Ces articles complètent utilement les deux premiers textes, grâce en particulier à leur abondante iconographie. Toutefois, du fait qu'ils rassemblent une telle masse d'informations en très peu d'espace, les derniers chapitres restent plus près de l'inventaire que de la véritable synthèse.

Pierre Beaudoin

COMMENCEMENTS

Fernand Ouellette
L'Hexagone, 1992,
167 p.; 16,95 \$

Plus modeste que nécessaire, Fernand Ouellette avertit: «... jamais je ne prétends à l'autorité de l'historien, du connaisseur ou du critique d'art». Puis, avec amitié et finesse, il visite des dizaines de musées, y salue ses peintres préférés, en fait goûter les plus belles œuvres.

N'en concluons surtout pas à une lecture facile. Bien au contraire, Fernand Ouellette ne se



déguste qu'à condition d'avoir beaucoup vu, compris, retenu, qu'à condition, à défaut de se remémorer, de pouvoir tabler sur les albums qui livrent dans leurs pages quelque chose de Greco, de Vermeer, de Corot, de Braque... À l'une ou l'autre de ces conditions, ou aux deux, oui, la contemplation à laquelle se livre le poète qu'est Fernand Ouellette nous rejoint et met en branle notre propre relation avec la peinture. Il devient alors un guide fabuleux.

Quelques intuitions, qui sont siennes ou qu'il reprend à son compte, traversent puissamment ce quasi-journal. J'en retiens deux. La première, c'est que le Nord a produit, en peinture comme dans l'architecture gothique, la plus constante recherche de la lumière. La deuxième, c'est ce contraste entre le cubisme et l'impressionnisme: alors que le cubisme se meut autour des choses immobiles, l'impressionnisme se tient immobile pour peindre et absorber les choses en mouvement. De quoi alimenter les échanges!

Tout cela avec, en prime, la superbe écriture de Fernand Ouellette.

Laurent Laplante

BRÈVE HISTOIRE SOCIO-ÉCONOMIQUE DU QUÉBEC

John A. Dickinson
et Brian Young
Septentrion, 1992, 383 p.; 27 \$

Cet ouvrage de référence vient combler un espace laissé vacant par la plupart des études du genre. En privilégiant les faits qui relèvent de la longue durée braudélienne, les deux historiens insistent non seulement sur des thèmes généralement absents des grandes synthèses historiques, mais ils proposent aussi une périodisation originale de l'histoire du Québec.

La perspective adoptée par les auteurs implique en effet une remise en question de la périodisation traditionnelle de l'histoire du Québec qui repose, presque uniquement, sur l'étude de faits événementiels (grands personnages, partis politiques,

événements-clés comme la Confédération, etc.). En favorisant surtout la compréhension des phénomènes qui changent lentement, c'est-à-dire les institutions et les structures socio-économiques (l'industrialisation, l'organisation du travail et les rapports sociaux en général, la démographie, les formes du gouvernement, etc.), les auteurs sont amenés à distinguer cinq grandes périodes dans l'histoire du Québec: 1534-1650, 1650-1810, 1810-1880, 1880-1930 et 1930-1960. Pour la période de 1810-1880, par exemple, les auteurs s'intéressent davantage à l'affirmation du capitalisme et de la démocratie libérale qu'à la Confédération qui ne représente, somme toute, qu'un moment particulier dans l'édification d'un État fort et bureaucraté. Pour cette raison, l'adoption de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique en 1867 ne constitue pas nécessairement une rupture significative. En outre, pour chacune de ces périodes — et ceci est aussi une marque distinctive de l'ouvrage —, les historiens tentent de saisir la place spécifique des femmes et des autochtones dans l'évolution plus globale de la société québécoise.

Cependant, les auteurs demeurent prisonniers des interprétations dominantes lorsqu'ils se penchent sur l'histoire du Québec contemporain. Ici, John A. Dickinson et Brian Young s'inspirent principalement de la thèse de la modernisation pour mener à bien leur analyse. Pourtant, certains historiens, s'appuyant entre autres sur les outils conceptuels développés par d'autres chercheurs, ont mis en doute cette interprétation.

Mario Beauchemin

L'INDIEN GÉNÉREUX CE QUE LE MONDE DOIT AUX AMÉRIQUES

Louise Côté, Louis Tardivel
et Denis Vaugeois
Boréal / Septentrion, 1992,
287 p.; 27,90 \$

Savez-vous que le mot *amarante* ne désigne pas seulement une couleur, mais une céréale très nourrissante, en voie de devenir une des plus cultivées au monde? «Ce grain était considéré avec le plus grand respect par les Aztèques qui célébraient chaque année sa récolte.» En pénétrant le sens de ces mots, connus ou

inconnus (classés par ordre alphabétique, accompagnés du terme d'origine en langue amérindienne) que nous présente l'inventaire de ce que nous devons aux Amériques, on va de découverte en découverte. Alors que les occidentaux commencent à exploiter le continent américain, on assiste à une mondialisation des marchés! Les Espagnols découvrent les réserves d'argent du mont Potosi en Bolivie: «Les pièces fabriquées à partir de cet argent voyagèrent très rapidement à travers l'Europe et elles contribuèrent à la mise en place d'une économie mondiale». Cela aurait poussé l'Angleterre à pratiquer la vente des esclaves pour fournir la main-d'œuvre réclamée par l'exploitation massive, puis la piraterie pour dévaliser les navires ramenant le métal précieux en Europe. L'industrie textile, en Occident, se développe grâce à l'importation de fibres de coton plus longues et de teintures préparées à partir de ressources végétales et animales. Les Amérindiens connaissent des méthodes de production et de conservation des aliments; la culture de la pomme de terre ou celle du maïs implantées dans certains pays balkaniques ou en Chine permettent d'y éviter les trop fréquentes périodes de famine. L'introduction de la tomate en Italie transforme toute sa cuisine. Le paprika, la muscade et le piment viennent des Amériques; le chocolat et la vanille aussi! Les Indiens d'Amérique connaissent les vertus médicinales des plantes; ainsi les marins atteints de malaria seront guéris grâce à eux avec un extrait de l'écorce du quinquina, la quinine. Il faut dire que les Indiens les plus «généreux» sont ceux d'Amérique centrale et du Sud, membres de sociétés très évoluées, tels les Incas, les Mayas et les Aztèques.

Un certain nombre de mots de ce lexique n'ont pas de terme correspondant français, mais qui ne sait ce qu'est un tomahawk, un wapiti ou un anorak; ils font partie de notre culture. La toponymie du Québec compte un nombre impressionnant de noms donnés par les Amérindiens. Les premiers habitants des Amériques ont contribué au progrès général par leur connaissance de la nature, certaines pratiques agricoles, leurs modes d'alimentation, leur façon d'utiliser les ressources naturelles; on leur doit les mots qui désignent

maintenant la flore et la faune de certaines régions. Les Amérindiens auraient même pratiqué bien avant nous les sports d'équipe! Voilà un livre qui nous invite à regarder l'Amérique avec un autre regard.

Monique Grégoire

**PRÉCIS
DES FIGURES DE STYLE**
Christine Klein-Lataud
Gref, 1991, 144 p.; 22,95 \$

Pour plusieurs raisons, mais d'abord et avant tout pour son indéniable efficacité pédagogique, le *Précis des figures de style* de Christine Klein-Lataud méritait bien de remporter le prix de l'APFUCC 1992 (l'Association des professeurs de français des universités et collèges canadiens). En effet, bien qu'il s'adresse à «tous ceux qui veulent examiner de près le fonctionnement du langage», l'ouvrage s'avère surtout un précieux instrument pédagogique, «plus particulièrement destiné aux étudiants, auxquels il veut fournir des outils utiles pour l'analyse du style».

Selon l'usage dans les traités de rhétorique classique, mais de façon plus modeste, l'auteure vise à répertorier de façon systématique les figures de style traditionnelles et à montrer brièvement leur fonctionnement à l'aide d'exemples empruntés à des auteurs surtout contemporains. Il s'agit de faciliter le repérage de ces figures, d'en proposer un classement, tout arbitraire et limité que soit ce classement. Christine Klein-Lataud, en effet, est consciente que l'«identification des figures n'est qu'un outil de l'analyse stylistique, un préalable à l'étude véritable»; que l'objet qui se présente à l'esprit de tout lecteur n'est pas une succession de figures de style isolables, mais un ensemble de faits discursifs et stylistiques dont la diversité et la coprésence déterminent la dynamique réelle du style.

En fait, l'intérêt de l'ouvrage ne réside pas dans une théorie des figures originale, — l'auteure se contentant de renvoyer aux travaux de certains chercheurs actuels, de Gérard Genette au Groupe U, présentés en fin d'ouvrage dans une bibliographie sélective commentée —, mais dans le renouvellement des exemples et les types de sources

d'où ils sont tirés. Ainsi, même si leurs noms sont généralement inconnus de nos jours, les figures n'en continuent pas moins de proliférer, comme en témoignent les nombreux exemples empruntés à des auteurs contemporains. En outre, la diversité des textes d'où sont tirés ces exemples (œuvres littéraires, messages publicitaires, chansons populaires, etc.), prouve que les figures foisonnent dans tous les types de message, qu'elles «ont partie liée non avec la littérature, mais avec le langage».

Mentionnons en terminant que l'efficacité pédagogique de cet ouvrage tient non seulement au fait qu'il instruit, mais qu'il divertit également. On éprouve un véritable plaisir à découvrir et à redécouvrir les jeux de mots qu'il présente, au point qu'il nous donne «l'envie de partir, *Précis* en mains, à la chasse aux figures, ou même d'en truffier copieusement son écriture», pour reprendre l'expression d'Alain Baudot.

Pierre Rajotte

**VEILLEURS DE NUIT 4
BILAN DE LA SAISON
THÉÂTRALE 1991-1992**
Sous la dir. de Gilbert David
Les Herbes rouges,
1992, 303 p.; 14,95 \$

Une quarantaine de personnes, pour la plupart bien connues dans le monde du théâtre en raison principalement de leur travail de critique et de leurs publications, ont gracieusement collaboré à la réalisation de *Veilleurs de nuit 4*, publié sous la direction de Gilbert David: comme quoi le théâtre a ses amateurs. *Bilan de la saison théâtrale 1991-1992*, ce livre constitue un fort beau document qui permettra aux spectateurs de se rappeler, notamment grâce aux nombreuses photos qui accompagnent les textes, les bons moments passés au théâtre.

Exhaustif, *Veilleurs de nuit 4* couvre les diverses régions du Québec et fait place aux différentes manifestations théâtrales: programmations régulières des salles, festivals, représentations pour les jeunes. Son intérêt excède cependant largement le cadre du simple inventaire. En effet, les signataires des articles rassemblés ici nous proposent une réflexion sur l'activité théâtrale et s'interrogent sur les productions.

La formule retenue offre l'avantage de textes courts, vivants. Bien qu'intéressante, la multiplicité des points de vue présente cependant des inconvénients. Ainsi, certains textes n'ajoutent pas vraiment à ce qui a été énoncé auparavant, spécialement en ce qui concerne des spectacles présentés dans plus d'une ville et faisant de ce fait l'objet de plusieurs commentaires. *Veilleurs de nuit 4* demeure néanmoins un excellent outil pour les personnes désireuses d'avoir une vue d'ensemble de la production de 1991-1992 et de porter un regard critique sur cette dernière.

Claire Côté

**POUR EN FINIR
AVEC LES CASSE-CUL**
André Ducharme
Boréal, 1992, 159 p.; 14,95 \$

Il fallait s'y attendre: quand une collection naît sous le signe de l'anathème fumant et fait un devoir à ses auteurs d'«en finir avec» telle ou telle plaie sociale, elle attire le simplisme autant que l'élégant maniement du scalpel. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner du ton qu'adopte André Ducharme en intentant un procès aux «casse-cul». Souhaitons néanmoins que la collection, maintenant qu'est payé son tribut au mauvais goût, s'en tienne à des défis plus exigeants.

Ce n'est pas qu'André Ducharme ait choisi une veine stérile. Au contraire, il visait juste lorsqu'il promettait de réhabiliter le plaisir sexuel en envoyant paître les statisticiens, mesureurs, analystes et autres obsédés de la norme. Son malheur aura peut-être été de trop fréquenter ces spécialistes qui logent à l'extérieur du plaisir et de s'en trouver contaminé. À dénoncer ceux qui ne vibrent plus, il a acquis, lui aussi, un triste regard clinique. Avec une nuance cependant: son regard à lui ne se borne pas à refroidir, il salit.

André Ducharme semble croire qu'en cessant d'être péché le sexe se devait d'être sale. Cette confusion lui a permis de repousser sur la touche bon nombre de spécialistes; elle l'a empêché de redonner au sexe son merveilleux pouvoir de séduction. D'où un petit livre bien écrit, mais grinçant et fangeux. Le style San Antonio moins l'humour.

Laurent Laplante